LES MARIONNETTES

Du même auteur

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Même pour ne pas vaincre
roman, 2011

Au bonheur des voiles
(chroniques syriennes)
récit, 2013

AUX ÉDITIONS AL MANAR

Les cimetières engloutis
poésie, 2013

Fentes
poésie, 2014

AUX ÉDITIONS L'OREILLE DU LOUP

Dans la nudité du temps
poésie, 2007

Urbaines miniatures
poésie, 2007

AUX ÉDITIONS LA CABRA (MEXICO)

La traversée de l'errance /
La travesía de la errancia
poésie, 2010

STÉPHANE CHAUMET

LES MARIONNETTES

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

Pour la citation de la p. 148 : *Quarante-cinq poèmes de Yeats*, suivis de *La Résurection*, édité et traduit par Yves Bonnefoy, Paris, Hermann, 1989.
© 1989, Hermann, www.editions-hermann.fr

ISBN 978-2-02-116779-5

© Éditions du Seuil, janvier 2015

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

– Miami, c'est l'enfer avec des palmiers.

La touffeur tropicale vous saute dessus, vous cerne, elle est tout de suite dans la bouche, les poumons, sur la peau, au front, sous les aisselles, entre la chemise. J'étais prévenu, mais l'éprouvant pour la première fois, elle m'avait grimpé dans le dos et envahi comme une plante visqueuse, d'autant plus que je sortais de l'aéroport climatisé, de douze heures de voyage. Cela, ajouté à la fatigue, n'entamait pourtant pas ma bonne humeur, mon enthousiasme, et je dois le dire, ma joie : revoir Malena – quatre mois de séparation, d'attente incertaine –, son sourire immédiat qui m'accueille, le contact de ses lèvres, même furtif, l'odeur de ses cheveux, la caresse de sa main, tout ce que me donne son visage. Ce trop court moment d'effusion au sortir de la douane.

Sans doute elle ne parlait pas que du climat. Si l'alliance vertigineuse de l'humidité et de la chaleur

favorise la luxuriance, elle pourrit aussi efficacement tout ce qui tombe. La joie aussi, ça peut pourrir.

Le frère de Malena nous a rejoints, elle nous a présentés. Nous sommes montés dans la voiture de Roberto, une vieille Nissan marron, avec un éclat au milieu du pare-brise. J'ai laissé Malena se mettre devant. Presque tout le temps du trajet – labyrinthe d'autoroutes, puis au nord de Miami rangées d'avenues bordées de pavillons, de centres commerciaux, de stations-service, de zones résidentielles enserrées d'arbustes dissimulant grillages et barrières mécaniques – on se tient la main discrètement, du côté de la portière, sans que Malena se retourne, sauf pour répondre à quelques échanges de questions, alors on se lâche la main et je me penche vers eux, entre le vide des deux sièges.

On a ralenti à l'approche d'un portique en crépi, surmonté d'un toit se donnant des airs d'architecture coloniale, et dont le fronton annonce fièrement « Flamengo Homes ». On s'est arrêtés devant une cabane en béton peint, d'où est sorti un gardien, pantalon noir et chemise blanche à épaulettes, un écusson sur la manche où je distingue un flamant rose sur une patte et en arc de cercle le mot *Security*. Roberto lui fait un signe de la main, et le gardien latino déclenche l'ouverture de la barrière. Le gardien est là seulement la nuit ? Non, ils sont

toujours là, trois, à tour de rôle, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Bienvenue au pays de la liberté, lance Roberto. J'aperçois dans le rétroviseur son sourire, décochant pour lui-même son ironie.

Sous prétexte d'une promenade en bateau, Roberto a essayé de nous embarquer dans son vice. Il a des billets gratuits pour un casino flottant, et puisque je ne connais pas Miami, c'est une bonne occasion de me faire découvrir le port et le panorama de la ville vus de la mer. Malena est d'accord, mais pas dupe. Roberto ne paye jamais, il connaît le responsable. Il se la joue un peu, sobrement. On ne sait pas s'il connaît vraiment le responsable, il a au moins le petit privilège du client assidu. Avec tout l'argent qu'il leur a laissé. Parce que Roberto traverse une période de vaches maigres. Ça ne l'inquiète pas, ce n'est pas la première. On embarque, la petite croisière s'annonce charmante, au milieu d'un groupe de retraités semi-obèses traînant sur la rampe à papoter dans l'aigu.

Outre les machines à sous partout clignotantes et bruyantes, jusque dans le moindre recoin – je me suis même demandé si je n'allais pas en trouver

dans les chiottes –, une grande salle étale ses tables de roulette et de blackjack – je dis blackjack mais je n'en sais rien, en tout cas on y joue aux cartes. Malena n'a pas d'argent sur elle, ne veut pas jouer de toute façon. Roberto ne comprend pas qu'on puisse être là sans être tenté de s'amuser un peu. Je consens à perdre 20 dollars. On peut acheter des jetons ou bien directement miser un billet vert. Je dis à Malena « On joue 20 dollars, si on gagne on continue, si on perd on arrête. – Okay » dit-elle en prenant l'accent américain, et on se retient à peine de rire. Sans grande excitation je pose le billet sur le 18. Malena me recommande plutôt une couleur, je déplace rapidement le billet sur le rouge avant que le croupier interdise tout changement, Malena murmure « Noir ». Trop tard. Perdu. Ç'a duré moins d'une minute. Sentiment éphémère de frustration, de ridicule, comme une éjaculation précoce. Abandonnant Roberto froidement concentré sur les cartes, nous montons sur le pont complètement désert, un vrai refuge.

La vitesse du bateau rend le soleil agréable, même jouissif. Seuls, nous sommes tout au plaisir de se regarder, de se toucher, de s'embrasser. Debout ou assise, face à moi ou de dos, dans mes bras ou toute proche, je me délecte de ses genoux, ses cheveux, sa nuque, ses oreilles, ses grains de beauté, sa

bouche, ses mains, son odeur, du goût ensoleillé de sa peau. Comment la simple présence de cette femme suffit-elle à apaiser une angoisse en moi et à la fois exciter au plus intense mon désir ? Le vent, le soleil, l'eau, Malena. Mais je le sais, on n'est pas là pour des vacances, c'est justement pour ça qu'on profite de cet instant.

Accoudé au bastingage, mon regard s'est laissé prendre au sillon argenté qui trace un chemin illusoire sur la mer. Le suivre, plonger, comme une chute au ralenti, s'enfoncer dans l'autre royaume à la suite de ce rayon de lumière mouvant. Soudain j'ai eu peur de m'y perdre, un piège. Malena m'a pris la main. Qu'est-ce qui se passe ? Rien. Raconte-moi ce qui est arrivé à tes frères.

Oscar et Mario hébergeaient un ami colombien, de Medellín lui aussi. Ils l'hébergeaient, le nourrissaient, le blanchissaient avec cette générosité spontanée qui les caractérise, parce que Manuel Gil traversait une mauvaise période et n'avait nulle part où aller. Il y avait presque toujours quelqu'un chez eux, des gens de Medellín, le plus souvent du quartier où ils avaient grandi, souvent un ami ou un membre de la famille de cet ami, la plupart clandestins, fraîchement débarqués aux États-Unis ou voulant tenter leur chance à Miami après avoir stagné dans

une autre ville. En général la personne restait le temps que sa situation s'éclaircisse, ce qui ne traînait pas, car ces gens n'avaient pas peur du travail, et il y en avait. La réussite, même modeste, d'Oscar et de Mario servait un peu de modèle. Arrivés clandestinement, eux-mêmes en avaient bavé, mais ils avaient en luttant et travaillant dur réussi à se hisser et se fondre dans la classe moyenne américaine, même s'ils continuaient à vivre comme des Colombiens et n'avaient quasiment que des contacts avec des Latinos. Mario avait obtenu la nationalité américaine et Oscar avait des papiers, bien que sous un nom qui n'était pas le sien. Ils avaient même réussi à faire venir leur mère, qui vivait avec eux. Pourtant, si Doña Dolores était venue avec un visa de tourisme, son délai avait expiré et elle était donc aujourd'hui illégale sur le territoire américain.

Ça faisait bientôt deux mois que Manuel Gil vantait les *arepas* de Doña Dolores, et chaque matin, alors que Mario et Oscar étaient déjà au travail, elle lui en préparait une double, contente que quelqu'un reconnaisse encore ses talents, elle se laissait flatter, le remerciait, et en retour Manuel Gil lui répondait par une formule typique de la région d'Antioquia et qui ne pouvait que plaire à Doña Dolores : *Qué Dios le pague*. Et c'est vrai qu'elles étaient délicieuses ses *arepas*, elle avait une façon à elle de pétrir la

pâte, d'en poser une boule au creux de sa paume, de presser avec l'autre main qui tournait en sens inverse jusqu'à obtenir une galette ni trop fine ni trop épaisse, parfaitement ronde, de les cuire à point, dorées et moelleuses. Demander, chaque matin, que Dieu lui rende les bienfaits de ses *arepas* était le meilleur moyen de se mettre Doña Dolores dans la poche, elle si croyante, si attentive aux délicatesses. Ce qui, pour lui, n'était pas un maigre atout. Oscar avait plusieurs fois trouvé du travail à Manuel Gil mais celui-ci avait toujours refusé, sous un prétexte quelconque. Il rendait de petits services à la maison quand Oscar et Mario étaient sur les routes. Ils l'avaient connu dans le New Jersey, leur premier point de chute quelques années auparavant, puis ils l'avaient perdu de vue quand ils s'étaient installés à Miami pour créer leur entreprise de transport, achetant chacun un de ces immenses camions américains aux chromes et peintures rutilants. Avant cela, Oscar et Mario, armés d'un téléphone portable, d'une voiture, d'un aspirateur, de leurs chiffons et de leurs seaux, avaient monté une petite entreprise de lavage de voitures à domicile. Ici, on n'aime rien tant que voir sa voiture étinceler disait Mario. Ils n'avaient eu aucun mal à trouver des clients et à force de frotter de la tôle à un rythme frénétique ils avaient pu s'acheter leurs camions. Ils ne se débrouillaient

pas trop mal, décrochant des contrats à droite à gauche. Ils avaient obtenu un crédit pour acheter cette grande maison où ils vivaient tous ensemble, Oscar avec Cecilia et leurs deux filles, Mario avec Diana qui n'avaient pas d'enfant, et leur mère Doña Dolores, divorcée depuis de nombreuses années d'un mari violent.

Mario et Oscar étaient retournés dans le New Jersey pour une livraison de marchandises et avaient retrouvé Manuel Gil par hasard. Empêtré dans des problèmes, il était reparti à Miami avec eux. Dès qu'il était seul avec Oscar, il lui parlait d'un plan qu'il avait pour gagner beaucoup d'argent, vite et sans risques. Manuel Gil n'arrêtait pas de le travailler, lui répétant que c'était sûr, Oscar n'aurait pas grand-chose à faire, même pas à passer une frontière, juste une livraison, un petit paquet de poudre blanche. Oscar en avait parlé à Cecilia, et ç'avait commencé à lui trotter dans la tête à elle aussi, et au lieu de l'en dissuader elle s'était mise à l'encourager. Comme je m'en étonnais, Malena m'a dit « Tu ne la connais pas encore, Cecilia on peut lui voir les $ rouler dans les yeux comme dans les dessins animés. Elle veut toujours plus, et tout ce qu'elle veut Oscar lui donne, c'est sa faiblesse, elle le mène par le bout du nez, et il aime ça ». Cecilia avait dû rêver à ce qu'elle pourrait acheter avec cette promesse d'argent, de l'argent facile, qui tombait

d'un coup, pas celui qu'il fallait attendre à la fin du mois et voir si vite partir en factures, en courses basiques, et à force d'en rêver, ce qu'elle avait acheté en imagination lui manquait déjà, et elle n'avait plus envie d'y renoncer. La décision revenait quand même à Oscar. Il en avait parlé à Mario, parce qu'il ne prenait aucune décision sans prendre l'avis de son frère et surtout il ne voulait pas s'engager tout seul dans cette aventure. Mario avait d'abord refusé, le mettant en garde, mais Oscar était de plus en plus alléché, Manuel Gil lui répétait que le coup était sûr, il le pressait, l'occasion ne serait pas éternelle, sa vie non plus, là-dessus Cecilia venait renchérir, avec des caresses et des caprices. Quand les deux frères étaient absents, Manuel Gil n'hésitait pas à monter la tête à Cecilia tout en la rassurant elle aussi sur les risques qu'elle ne voulait déjà plus voir.

Qu'Oscar se soit laissé embobiner puis entraîner, avec son caractère si influençable et sa propre tentation, Malena le comprend, mais lui, Mario ? Un type sain, réfléchi, qui n'avait jamais touché à une seule drogue, qui ne fumait pas, toujours là depuis l'adolescence pour veiller sur Oscar et le remettre sur le bon chemin, pour l'empêcher de trop déraper. Si Oscar aimait bien se fumer de l'herbe et picoler de temps en temps, le seul vice de Mario était son goût des femmes. Cette fois, même à contrecœur,

Mario avait cédé à son frère. Par faiblesse, pour l'argent peut-être, surtout pour ne pas laisser tomber Oscar, bien décidé à se mouiller, même si au fond il attendait pour se lancer dans cette affaire non pas l'accord de Mario mais sa participation, histoire de se rassurer, de voir en lui un gage de confiance, comme si une entreprise à laquelle se joindrait Mario impliquerait moins de risques.

Le rendez-vous était à New York, dans un banal fast-food en bord d'autoroute. Oscar et Mario avaient fait le trajet en camion depuis Miami. Manuel Gil était parti quelques jours avant préparer le terrain. En poussant la porte du fast-food, parmi quelques clients ils voient Manuel Gil qui les attend, sirotant tout seul une boisson chaude dans un gobelet en carton, il leur fait un signe en souriant, ils s'assoient à sa table, échangeant les formules d'usage entre vieux copains, puis sans baisser la voix, le plus naturellement du monde, Manuel Gil leur demande s'ils ont la marchandise sur eux. Oscar dit « Oui ». Manuel remue légèrement la tête en guise de satisfaction, il prend son portable, compose un numéro et dit « La mantequilla está sobre el pan ». À cet instant dix policiers en civil se jettent sur Oscar et Mario, en sortant flingues et menottes, les collent à terre. « Le beurre est sur la tartine. » Ils n'ont pas besoin d'une demi-seconde pour comprendre ce qui se

passe, et en même temps ils n'arrivent pas à y croire, tout semble se dérouler dans une autre dimension qui n'est rien d'autre qu'une réalité sidérante. Ils ne disent rien, ne font rien, ils se laissent mettre les menottes au sol, à peine ont-ils le temps d'écarquiller les yeux vers Manuel Gil, de lui montrer cet abîme de déception, que celui-ci détourne un visage froid et indifférent, comme les deux frères ne lui en ont jamais vu, sans plus daigner leur accorder la moindre attention, les rats sont pris au piège, pour lui Oscar et Mario n'existent déjà plus.

Manuel Gil en fait ne travaille pas pour la *Drug Enforcement Administration* ni pour un autre service de police aux États-Unis ou en Colombie. Il a juste fini par être de mèche avec un service de la DEA. Ici une dénonciation conduisant à l'arrestation de trafiquants de drogue permet de gagner une récompense. Manuel Gil en a fait son gagne-pain. Et les flics ne sont pas très regardants, ça fait des chiffres pour la hiérarchie. Puisque les petits sergents sont subordonnés aux résultats qu'exigent leurs supérieurs, peu importe si la démarche est vicieuse, elle est efficace après tout, peu importe s'ils sont de vrais dealers ou non, des passeurs chevronnés ou non, on déniche des trafiquants en puissance – la preuve –, on arrache la mauvaise herbe avant qu'elle ne pousse ou ne gangrène la société… Mais les capos